

Une photographe à Étoiles d'encre
Mita Vostok

Mita Vostok
Auteur Photographe

Etoiles d'encre : *Mita, tu as plusieurs fois publié des textes dans la revue. Tu nous as aussi envoyé des photos qui ont retenu toute notre attention et nous ont donné envie de les faire découvrir aux lectrices et aux lecteurs d'Etoiles d'encre. C'est donc sur l'image, tout particulièrement, que je m'entretiendrai avec toi, aujourd'hui. Peux-tu nous dire comment l'image s'est imposée dans ton parcours ?*

Mita Vostok : Tout au long de mes études littéraires, mais après, aussi, l'image a été une sorte de mise en perspective des mots. « L'amour courtois », par exemple, m'a fait très tôt rechercher la fréquentation des enluminures.

Actuellement, lors d'un voyage en Tunisie, par exemple, la découverte d'un caravansérail s'est immédiatement transformée en une image offerte à mon imagination. Ce « Fondouk » s'est mis à se décliner devant moi, comme une série de clichés.

Entre ces deux phases de ma vie, je dirais que mon œil est devenu photographique.

★ *Mais alors, ces deux mondes, Images et Lettres, à quel moment se rencontrent-ils ?*

Leur rencontre s'opère en dehors de moi. Aucune volonté de ma part ne provoque leur superposition, leur juxtaposition.

Je photographie ou bien j'écris. Puis, à un certain

moment, je me surprends à jeter des passerelles entre ma production photographique et mon écriture.

Prenons les photographies du Fondouk. Nous dirons pour faire vite, que ce fut un intérêt de touriste, c'est-à-dire de pur exotisme. Un hôtel dans l'Orient lointain.

De retour, chez moi, à Versailles, je me suis aperçue que dans mon manuscrit, *Petite histoire de Zuina*, Mémoires, Récits, au chapitre « *Les noms de lieux* », ne figurait pas « *Le Fondouk* », un de mes villages familiers, à une trentaine de kilomètres d'Alger. Et, de façon tout à fait étonnante, ma mémoire s'est mise à se montrer docile, aimable. En l'espace de quelques secondes, à la manière d'un « flash back » cinématographique, j'ai tout revu.

Quelques instants. Fulgurants. Précis et puis... plus rien.

★ *Images et Lettres, certes, mais, lors d'une exposition photographique que proposes-tu au public ?*

L'utilisation traditionnelle de cartels, pour moi, est providentielle. Là, sur une surface à définir, en fonction du lieu d'exposition, je dis.

Mes informations évitent, bien sûr, d'être redondantes par rapport à des images où le descriptif est suggéré, voire évident.

Par exemple, j'ai une série intitulée « *Le couffin* », dans ce cas, une simple numérotation suffit. L'image de la femme djerbienne qui porte pour ornement cet objet domestique, l'image parle d'elle-même. Mon engagement fraternel se dégage à un simple regard. Dans ce cas, la sobriété langagière confie le message aux seules images.

★ *Et les images du Fondouk ?*

Là, c'est de mon engagement de Mémoire qu'il s'agit.

★ *Tes images argentiques, toutes en noir et blanc, sont souvent très contrastées. Quelle photographie serais-tu ?*

Voilà une question difficile ! Rire

Pour exister socialement, ne faut-il pas commencer par « être nommé ». Or, tu me demandes de « me nommer moi-même ». Je vais, donc, oser une réponse.

Je photographie de préférence, quelle que soit la latitude où je me trouve, entre 11h et 14h. Dans ces instants, je m'empare farouchement du soleil. Je le sollicite avec insistance ou bien je l'attends dans l'un de ses caprices.

Photographe méridienne, je saisis le monde entre Soleil et Ombre. Ce fut totalement le cas pour Djerba, en Tunisie et Avoriaz, en Savoie, altitude 1800.

★ *Mais alors, « Le marché aux bestiaux », dois-je en conclure qu'il s'agit d'une erreur technique du photographe ?*

Non pas du tout ! Cette série a sa petite histoire pour un cartel ! Rire

À Djerba, vers 8h, en février, le soleil n'est pas obligatoirement au rendez-vous. Seule femme, blonde de surcroît, en ce lieu de vie exclusivement masculin, avec un époux européen pour accompagnateur, il fallait faire vite.

Un appareil photographique est toujours générateur de gêne voir de crainte. Mon souci de discrétion était des plus authentique, mais je sentais bien que tous mes efforts étaient vains.

J'étais l'étrangère curieuse et pourtant...

Les images de cet espace me plongeaient au milieu d'un monde d'hommes à la vie rude. Et l'occasion, je savais, que c'étaient toutes leurs habiles palabres qu'ils venaient déployer. Il fallait vendre pour vivre, pour nourrir la famille. Le retour de ces hommes serait attendu par les femmes, les enfants, les vieillards. La bonne ou la mauvaise humeur du chef de famille se répercuterait sur tous.

Et, en photographe intruse, je m'appliquais à saisir un personnage, un visage, un détail vestimentaire, le tout émergeant de bêlements apeurés, dans une atmosphère aux sourdes tractations. Derrière mon allure faussement discrète se cachait une familiarité secrète.

En effet, ce marché était celui que j'avais connu, toute mon enfance, le vendredi, à Maison-Carrée, en Algérie, « Là-bas ».

Fascination ressurgie d'une vie heureusement partagée.

J'appuyais sur le déclic, sans restriction.

J'eus la certitude de la négation de l'oubli.

★ *Tu me parles de tes souvenirs d'enfance en Algérie mais dis-mois quel est l'origine de ton nom ?*

Mita est une fantaisie maternelle à laquelle mon père n'eut qu'à céder. Mais en ce temps là, aurait-on voulu m'appeler Napoléone, aucun fonctionnaire français chargé de l'enregistrement des naissances n'y eût fait objection. C'était à Alger, dans les années quarante. J'en parle d'ailleurs dans mon texte "Les noms des lieux"

Vostok appartient à mon propre parcours et j'en revendique la totalité du choix. À l'âge de 15 ans, je fus reçue au

Conservatoire d'Alger, en Art dramatique, dans la classe de mademoiselle Marodon. Or, très rapidement, mes nouveaux amis me firent comprendre qu'un pseudonyme exotique serait souhaitable pour une image plus affirmée de jeune comédienne. Indument influencée par les cours de géographie, le port de Vladivostok et ses rigueurs hivernales me parut tout désigné pour répondre à l'exigence de la situation. Vladivostok en russe signifie « la perle de l'Orient », et bien modestement, je m'en octroyai la seconde syllabe.

J'espère avoir répondu à ton attente.

★ *Merci Mita, tu t'inscris totalement dans le parcours d'Etoiles d'Encre et pour clore cet entretien, j'aimerais que tu fasses pour nous l'exercice de correspondance texte/photo avec cette photo du marché de la poésie que tu avais envoyé aux éditions pour nous souhaiter une belle année 2008...*

Le marché de la Poésie ?

La Poésie égare la raison. Indifféremment lovée dans la laideur ou la beauté, indifféremment soufflée dans l'éclat de la pierre délaissée ou louangée, la Poésie se cache.

La Poésie souffre de solitude. La Poésie lance ses appels. Mais la Poésie ne se vole pas. Elle s'offre à qui s'octroie le temps de l'entendre.

Ici, sur la Place Saint-Sulpice, à Paris, à l'annonce de l'été et pendant trois jours, modestement, de stand en stand, la Poésie fait savoir sa présence autour de nous, loin de nous, en nous. La Poésie est libre.

Le marché c'est, le couffin, le caddie et le débordement de nos nourritures terrestres. Le marché c'est, les cris croisés des marchands, les odeurs mêlées et le déploiement saisonnier des couleurs.

Le marché de la Poésie c'est, l'exposition déclinée de vingt six lettres qui ont accepté de se laisser lier en mots pour nous conduire à la frontière de quelques mystères du monde.

★ ★ ★

Présentation

Mita Vostok, née à Alger, a fait ses études de Lettres à Paris et vit à Versailles. Actuellement, elle allie écriture et clichés argentiques en Noir & Blanc

Adhérente à Versailles Images, association très soucieuse de confronter l'analyse d'images à l'histoire de la photographie.

A rejoint un groupe de quatre photographes « Les Bis'Art », où sa sensibilité trouve un double espace d'expression : Lettres Images.

Année 2008

Expositions personnelles :

Lumière graphisme Altitude, Galerie 14 bis, 14 Avenue Bosquet, Paris, mars - avril 2008

Images Lettres, Marché de la Poésie juin 2008, Saint-Sulpice, Librairie La Gradiva

Ciels en Yvelines, « Le parcours de l'Art, Les Ateliers d'artistes », octobre 2008, Versailles

Expositions collectives :

Réflexion, Abstraction, Le carré à la farine, « Versailles Images », janvier 2008

Lieu, espace, lumière, Galerie 379, Nancy, mai-juin 2008

*Les noms de lieux*¹

Mita Vostok

Mon esprit détendu m'entraîne... Vœu à peine avouable... Où suis-je ? Où étais-je ? Confortablement calée sur une chaise respectueuse de mon dos, une tasse de thé au goût russe à portée de main, me voilà douloureuse de savoir que je ne foulerai plus jamais mon sol natal. Mais le pourrais-je encore un jour ? En quel point précis ? Cette Algérie si mal connue et pourtant tout entière au plus intime de mes chairs... Abordons cette terre, toute larme interdite, comme mon aujourd'hui me le permet.

Dès ma petite enfance, la géographie physique de l'Algérie s'inscrit dans une aura floue aux sonorités approximatives et, le plus souvent, prises en total défaut de localisation. Si la nominalisation connaît des règles rassurantes, et si la sémantique ravit l'esprit curieux, l'harmonie des sons, même maladroitement maîtrisée par un enfant, peut sécréter des étrangetés charmeuses. Le nom familier d'une ville, d'un village, d'un pauvre oued, d'une gorge célèbre ou bien encore d'un lieu du grand Sud, s'agrègent, chez moi, dans un désordre vapoureux pour constituer mon premier savoir dans ce domaine.

1. Ce texte est extrait de *Mémoires, Récits* (2007)

Plongée dans une société de simple condition pour laquelle le souci pédagogique était le privilège suprême reconnu aux seuls enseignants, il ne me fut jamais donné d'accéder à une quelconque approche culturelle de ce vaste pays. Les travaux d'Elisée Reclus n'avaient pu toucher mon cercle intime et le *Petit Larousse illustré*, aux cartes succinctes et proches de la gravure, était peu accessible à un œil d'enfant non accompagné dans ses découvertes. Une seule incursion officielle au parcours curieux fut tentée dans ce domaine. Une institutrice de l'école laïque et d'origine métropolitaine eut, d'aventure, l'audace de consacrer trois leçons à la présentation du Maghreb et donc, nous raconta notre Algérie, en deux fois vingt minutes. Cela eut lieu l'année du cours moyen deuxième année. Notre classe fut qualifiée de progressiste. Qualificatif catégorique énigmatique pour des oreilles d'enfant. Au lendemain du remous déclenché par cette initiative malheureuse, en guise d'explication, nos jeunes années durent se contenter de propos confus, entendus, ici et là, dans le cercle des adultes. À l'occasion de ce dérapage pédagogique, l'institutrice, par la lecture des lieux de notre sol, grava dans l'esprit de ses jeunes élèves des énumérations de noms, qui par la magie d'une diction française toute académique, se transformèrent en une musique sérielle hors du temps.

Tout au long de ces vingt et une années, l'énonciation d'un point de ce vaste pays était signe d'envol. Le défaut de référent contribuait à l'envoûtement qu'avait exercé sur moi, la lecture d'une page de " Aïcha et le petit mouton ", récit populaire qui plus d'une fois fit battre mon cœur. Aujourd'hui, encore, si l'un de ces noms de lieux effleure un seul de mes lobes d'oreille, une douceur toute particulière se met à circuler en moi et, tout contact immédiat m'abandonne pour le vague d'un autrefois, " *Là-bas* ". Mais, comment donc ce vaste pays me

parvenait-il vraiment ? Avec le temps, quelques situations phares de ces jeunes années s'imposent.

Lors d'une conversation, dans le cercle d'habituées des femmes, face à une nouvelle arrivante, un tour de présentation semblait avoir les grâces de l'usage local : “ *mais oui, c'est la cousine de Cherbell* ”. Dans ce cas précis, la dernière syllabe de la lointaine contrée me prenait sous sa capiteuse envergure et ma vie devenait plus grande. C'était là, pour moi, une façon de participer à la vie des grandes personnes et de m'y plonger jusqu'à l'étourdissement. Mais, il y avait un dicton que j'appréciais tout particulièrement pour sa justesse de ton : “ *tu sais bien, elle est de Baba Hassen, la ville des fleurs !* ”. Ma jolie maman y était venue au monde, et cela suffisait à donner toute crédibilité à de pareils propos.

Enfin, installé au cœur de ces éclats de phrases, le prosaïsme de l'expression : “ *mais, il est mécanicien à Staoueli* ” pouvait m'entraîner dans une de ces rêveries, jalousement gardées par moi seule. “ *Staoueli* ”. La dureté d'attaque des voyelles de ce lieu barbare suivie d'un imbroglio de sonorités cascadeuses sentait déjà la graisse de moteur d'un noir profond et âcre. Aussi cet homme qui, à jamais, restera un étranger pour moi, ne pouvait effectivement qu'embrasser, à vie, l'ingrate carrière de mécanicien. En somme, son destin. Et cela, il fallait qu'il sache l'accepter. Précepte à la formulation péremptoire, du haut de mon savoir puéril. Cette dureté de vie, je m'en accommodais bien depuis toujours. Lui, l'inconnu, portait en charge le nom de sa résidence, moi, l'enfant unique, j'exhibais un prénom inédit à la visibilité d'une curiosité de foire. “ *Mita* ”.

En effet, aucun être vivant, à ma connaissance d'enfant, n'avait endossé, un seul jour, ces deux syllabes. Les voyelles

si étrangères l'une à l'autre et leur rattachement à deux consonnes aléatoires se trouvaient liés à la désespérante triologie du rien, de personne et de jamais. Comme je compatissais au destin de ce pauvre homme de “ *Staoueli* ! ” Le pouvoir sonore des lettres faisait de nous, à la distance d'une cinquantaine de kilomètres, des jumeaux en nomination, lui, topologique et moi, identitaire. De toute éternité, nous étions réunis dans une même malédiction aux origines confuses, lui, “ *le mécanicien de Staoueli* ” et moi, “ *Mita, l'unique petite fille* ” de mon grand village.

Dans les années cinquante, on se déplaçait peu, dans mon enfance. Bien sûr, quelques voyantes Salmons s'offraient généreusement aux regards de tous. Mais le brillant de leur carrosserie métallisée laissait les piétons, souvent maladroitement chaussés, dans l'indifférence totale de ces engins motorisés. Parfois, le dimanche, on pouvait entendre : “ *tiens, il y a beaucoup de monde dans la rue !* ” suivi de “ *oui, ils reviennent de Bou Saâda* ” ou du bref “ *c'est une caravane* ”. Il y avait là, dans ces quelques échanges captés dans une écoute avide de ma part, tous les ferments propices à éveiller l'imagination de ma jeune cervelle d'enfant évaporée. Mes petites années auraient été incapables de situer Bou Saâda, même approximativement, mais qu'importait. J'avais entendu dire, un jour, que Bou Saâda était “ *la porte du désert* ” et cela me suffisait.

L'adolescence venue, je dois avouer que ces bribes de phrases, saisies autrefois au milieu d'adultes, indifférents à leur fidèle auditrice, finirent un jour par me laisser interdite. L'expression “ *c'est une caravane* ” était devenue le noyau d'une insistan-

te réflexion. Dans des temps qui m'auraient été cachés, la vie nomade avait-elle, un jour, fait irruption dans nos villes ? Le temps de la réponse arriva, à son heure. Ma culture générale d'élève de cinquième me porta vite à éliminer pareille supputation et à partir de cette divagation lexicale, j'en conclus qu'il m'appartiendrait désormais, en toute circonstance, de ne jamais plus croire au strict sens d'un mot. Méfiance et vigilance seraient les deux sentinelles du déchiffrement des mots dispensés à tout vent par Monsieur Larousse. L'aventure des mots m'attendait et avec elle la jubilation de leur découverte. Les mots ? Les entendre, les lire, les amasser, les mêler, les ordonner, les confondre, les confronter, les soupeser, les caresser ou s'en défaire pour leur inconvenance ou peut-être, alors, à bout de quête, finir par admettre qu'il ne resterait plus qu'à se placer sous la protection d'un jour meilleur, porteur de nouvelles richesses.

Pour la première fois et de façon simultanée à la découverte de cette étrange “ *caravane* ”, je venais de prendre conscience de mon appartenance à un lieu d'une originalité exceptionnelle. Je côtoyais un monde chargé de merveilles que je connaissais, à coup sûr, un jour, à mon tour. Mes croyances d'enfant m'apportaient l'assurance des temps à venir qui se chargeraient de la réalisation de ces choses. Il en était ainsi du devoir de la vie. Les récits bibliques de création m'avaient dotée de convictions sur la valeur prédictive des destins et les livres de géographie m'avaient appris ma présence, dans cette partie du monde désignée par “ *le continent africain* ”. Je vivais dans un monde immense alors que d'autres devaient se satisfaire de l'étroitesse régionale imposée à tous. Et de cela ma jeune sensibilité en fut saisie et pour toujours.

